



Provincia di Rimini

www.riviera.rimini.it

MALATESTA PANDOLFI F. V. FECIT

MALATESTA & MONTEFELTRO



RIVIERA DI RIMINI



LE TEMPLE MALATESTA ET LES ÉGLISES DE RIMINI

travel notes



Lieux et itinéraires de visite



- **Maiolo**
Eglise de Santa Maria di Antico
- **Mondaino**
Eglise Paroissiale
- **Montefiore Conca**
Eglise de San Paolo
Chapelle de l'hôpital - Madonna della Misericordia
Sanctuaire de la Madonna di Bonora
- **Montegridolfo**
Chapelle de San Rocco
Sanctuaire de la Beata Vergine delle Grazie (Tebbio)
- **Morciano di Romagna**
Ancienne Abbaye de San Gregorio
- **Pennabilli**
Cathédrale diocésaine San Pio V
Eglise du couvent de Sant'Agostino (Miratoio)
Eglise de San Cristoforo dite Sant'Agostino et
Couvent et église de Santa Maria dell'Oliva (Maciano)
Paroisse de San Pietro (Ponte Messa)
Sanctuaire de la Madonna delle Grazie
- **Rimini**
Eglise du Suffragio
Eglise de la Madonna della Colonnella
Eglise de la Madonna delle Grazie
Eglise de San Fortunato
Eglise de San Giovanni Battista
Eglise de San Giuliano
Eglise de Sant'Agostino
Eglise de Santa Chiara
Eglise de Santa Maria dei Servi
- **Saludecio**
Eglise de San Biagio
Eglise de San Girolamo
- **San Giovanni in Marignano**
Oratoire de la Scuola
- **San Leo**
Cathédrale de San Leone
Couvent Montemaggio
Couvent Sant'Igneo
Couvent dominicain du Mont Pietracuta
Paroisse de Santa Maria Assunta
- **Sant'Agata Feltria**
Eglise Collégiale
Eglise de San Girolamo
- **Santarcangelo di Romagna**
Eglise Collégiale
Eglise des Monache
Eglise de San Vito
Paroisse de San Michele Arcangelo
- **Talamello**
Cellule du cimetière
Eglise de San Lorenzo
- **Verucchio**
Eglise Collégiale
Eglise du Suffragio
Couvent de Santa Croce (Villa Verucchio)
Monastère et église de Sant'Agostino
Paroisse de San Martino (Villa Verucchio)
- **Temple de Sant'Antonio**
- **Temple Malateste**

Où sommes-nous?



Principales distances

Amsterdam, 1.405 km

Berlin, 1.535 km

Bruxelles, 1.262 km

Budapest, 1.065 km

Copenhague, 1.770 km

Francfort, 1.043 km

Londres, 1.684 km

Madrid, 1.856 km

Munich, 680 km

Paris, 1.226 km

Prague, 1.089 km

Stockolm, 2.303

Vienne, 887 km

Zurich, 645 km

Bologne, 121 km

Florence, 178 km

Milan, 330 km

Naples, 586 km

Rome, 343 km

Turin, 493 km

Venise, 235 km

Le Temple Malateste
et les églises de Rimini

Riviera di Rimini Travel Notes

Collection touristique éditée par

Province de Rimini

Département du Tourisme

Textes

Pier Giorgio Pasini

Rédaction

Marino Campana

Photographies extraites
des Images d'Archive
de la Province de Rimini

Nous remercions les photographes

L. Bottaro, P. Bove,
S. Di Bartolo, L. Fabbrini,
R. Gallini, D. Gasperoni,
L. Liuzzi, M. Lorenzi,
Martinini, R. Masi,
G. Mazzanti, M. Migliorini,
T. Mosconi, PH Paritani,
D. Piras, V. Raggi,
E. Salvatori, R. Urbinati

Conception graphique

Relè - Tassinari/Vetta
(Leonardo Sonnoli, Igor Bevilacqua)

Photo de couverture

Détail de la façade
du Temple Malateste de Rimini,
photographe Paritani

Mise en page

Litoincisa87, Rimini

Première édition 2011

Réimpression 2017

Le Temple Malateste

est une publication
touristico-culturelle
à **diffusion gratuite**

Avec la participation de



Un remerciement particulier
à Tonino Guerra pour la concession
de l'utilisation des dessins inspirateurs
- le petit poisson et la pomme
coupée en deux - des marques
Riviera di Rimini et Malatesta &
Montefeltro, appliqués sur toute
l'image coordonnée du matériel de
communication de l'Assessorat du
Tourisme de la Province de Rimini.

Tous droits réservés Provincia
di Rimini Département du Tourisme

Le Temple Malateste
et les églises de Rimini

- 5** Une diffusion capillaire
- 7** A Rimini et à San Leo: deux (même trois) cathédrales pour deux diocèses
- 11** Le Temple Malateste, basilique et cathédrale du diocèse de Rimini
- 23** Paroisses antiques
- 29** Monastères et Couvents
- 36** Sur les traces de Saint François d'Assise
- 40** Les églises de la Sainte Vierge
- 48** Petites cathédrales
- 54** Saints locaux
- 57** Art et mémoire
- 60** Pour ceux qui veulent en savoir plus
- 64** Plan du Temple Malateste de Rimini

**Avant de partir venez vous nous rendre visite sur
www.riviera.rimini.it**

**LE TEMPLE
MALATESTA
ET LES
ÉGLISES
DE RIMINI**

Une diffusion capillaire

L'arrière-pays de Rimini doit à la présence d'un ensemble de collines, et à ses deux fleuves (le Marecchia et le Conca), sa morphologie variée. Il s'agit d'une terre fréquentée par l'homme depuis la préhistoire, en particulier du côté où les dénivelés se font plus fréquents et plus importants; elle regorge donc de grandes et petites constructions, et est traversée par un réseau dense de routes, qui la relie aux régions voisines et à la mer. En raison de sa situation - entre l'Apennin et l'Adriatique, et aux abords de la plaine de l'Émilie - elle a toujours été une zone de passage, et donc de rencontre entre différentes cultures, mais aussi de confrontations et de conflits. Le paysage est caractérisé de manière frappante par les traces de cette réalité mouvementée qui fut la sienne, à savoir les vestiges d'un moyen âge belliqueux et cruel qui s'affiche encore du haut des collines de Montefeltro et de Saint-Marin, et qui couronne encore les collines de forteresses et de ruines, ceint les villages de murs effondrés, signale par des restes de tours les passages stratégiques. Mais l'aspect même de ces traces, pour la plupart en ruines et pittoresques, révèle qu'elles sont le fruit d'événements définitivement clos et désormais loin dans le temps.

Moins évidents et peut-être moins pittoresques, mais plus fréquents, on retrouve des témoignages d'une autre nature: ceux renvoyant à une religiosité diffuse, qui parfois puise ses racines lointaines dans l'antiquité (comme le démontre souvent une certaine superposition des éléments), mais qui demeure encore au jour d'aujourd'hui vivante et vitale, mêlée et, même étroitement liée aux signes d'une évolution pacifique et séculaire. Sur les hauteurs, entre les champs cultivés et le long des routes de campagne, on rencontre aisément de petites chapelles votives qu'entretient continuellement la dévotion, alors qu'aux alentours des villages on trouve souvent des oratoires qui servaient à l'époque de refuge aux pèlerins, de même qu'au sein des bourgs et des villages, on compte des églises paroissiales de toutes formes et tailles, ou des sanctuaires dédiés à la Vierge.

La dernière guerre mondiale a longtemps sévi dans la région, sur les bords de la «ligne gothique», causant de nombreuses victimes et infligeant de graves dommages à toutes les habitations, et, bien sûr, aussi aux édifices à caractère religieux, qui contenaient souvent des témoignages importants, ou plutôt étaient eux-mêmes des preuves importantes pour l'histoire et la tradition, pour la foi et l'art. L'exode rural, qui a connu son apogée au début des années soixante, a également eu son impact sur la conservation des édifices religieux dans la région. Toutefois, les clochers sont encore aujourd'hui des éléments très fréquents, et en un sens les plus caractéristique du



paysage: ils soulignent la présence de lieux de culte plus ou moins modestes, et plus ou moins bien restaurés et conservés.

Qui veut parcourir ce territoire trouvera, où que ce soit, d'intéressants, et souvent plaisants, témoignages de l'art sacré, et parfois de véritables chefs d'œuvre, dont le sens et dont la beauté sont rehaussés par le fait qu'ils ont été maintenus dans leurs lieux d'origine; et qu'ils y assument et encore leur rôle initial.

A Rimini et à San Leo: deux (même trois) cathédrales pour deux diocèses

Le territoire de Rimini, à l'intersection des routes consulaires romaines qui connaissaient un important trafic, et surtout par la présence d'un port en activité, communiquant avec l'Afrique et l'Orient, accueille très tôt le christianisme, et Rimini fut donc rapidement considérée comme l'un des centres importants de la nouvelle religion. C'est pour cette raison qu'elle fut choisie par l'empereur Constantin, en 359, comme siège d'un concile dont le but était d'aligner les évêques de l'Occident aux positions arianistes, soutenues par l'empereur lui-même et une bonne partie des évêques des Églises orientales. Malheureusement, les vestiges monumentaux, ou tout simplement matériels de ce concile (qualifié par la suite de "conciliabule" et non reconnu comme valide par l'Église), comme tous ceux, du reste, des débuts du christianisme, sont perdus dans notre région.

Toutefois, il est avéré que l'organisation religieuse du territoire a pu compter depuis les premiers siècles sur les structures diocésaines siégeant à **Rimini** pour le nord et la côte, et à **San Leo** pour sud et les régions des collines. Les deux diocèses possèdent deux grandes et belles cathédrales.

La plus ancienne est celle du diocèse de San Marino-Montefeltro, dont le territoire, s'arrêtant à la vallée du Marecchia, fait partie depuis 2009 de la province de Rimini. Il s'agit de la Cathédrale de San Leone, située dans la ville-forteresse de San Leo. Il est possible qu'elle ait été consacrée en 1173, mais certainement achevée un peu plus tard, c'est un grand bâtiment de style roman à trois nefs, le tout construit en grès, avec un chœur surélevé au-dessus d'une large crypte. Amplement restaurée, elle conserve cependant ses caractéristiques d'origine, et un intérieur solennel, subdivisé en trois nefs



En haut
San Leo.
La cathédrale
(XII^e siècle).

En bas
Pennabilli.
Vue panoramique
de la cathédrale.

par des piliers et des colonnes, et des arcs légèrement brisés. Des matériaux romains de récupération ont également été utilisés dans la construction, en particulier pour les chapiteaux, les colonnes, et les bases des colonnes.

Dans la crypte est conservé le couvercle pointu en pierre, du sarcophage dans lequel fut déposée la dépouille de Saint Léon, dont la date est sujette à controverse, entre le V^e et le VIII^e siècle. Ce saint, selon la tradition, aurait été ami et confrère de Saint Marin, et aurait été ordonné prêtre par l'évêque de Rimini Saint Gaudenzo à la fin du III^e siècle ou au début du IV^e; c'est à lui que la cathédrale est dédiée et que la ville a tiré son nom. Son corps, selon une légende locale sans aucune preuve historique, aurait été enlevé par l'empereur Henri II en 1014 et se trouverait maintenant à Voghenza (Ferrara).

La cathédrale est parfaitement "orientée", c'est à dire que, comme tous les anciens édifices chrétiens, son abside est dirigée vers l'est; ce qui induit que son entrée se situe du côté sud. Au visiteur qui arrive de la place du village, elle montre ses trois belles absides rondes couronnées d'arcs, et ses murs massifs divisés par des pilastres. Du côté opposé à l'entrée se tenaient les bâtiments du siège de l'évêché, et à côté d'eux le grand clocher; celui-ci, aujourd'hui isolé, a la forme extérieure d'un grand bloc rectangulaire (il a bien 32 mètres de haut), tandis qu'il est rond à l'intérieur. Lui aussi date du XII^e siècle. Lors de la restauration de la cathédrale, en 1973, des grands morceaux d'un ciboire et d'un pluteum de la fin du VIII^e siècle ont été découverts, appartenant vraisemblablement à un édifice religieux antérieur: ces sculptures très intéressantes sont exposées au Musée local d'art sacré.

Un peu après la moitié du XVI^e siècle, Hildebald II de la Rovère, étant donné l'importance de la forteresse de San Leo pour tout l'état d'Urbino, demanda à l'évêque de Montefeltro de transférer la fonction de cathédrale à la collégiale de **Pennabilli**; ce qui fut fait en 1572. Depuis lors, Montefeltro à deux sièges distincts pour sa cathédrale. La «nouvelle» cathédrale, fondée en 1577 à Pennabilli, fut achevée à la fin du siècle et dédiée à saint Pie V; transformée à plusieurs reprises, par les «restaurations» opérées entre le XIX^e et le XX^e siècle, elle a acquis un caractère résolument académique et éclectique; elle conserve sur ses nombreux autels de grands retables du XVII^e et du XVIII^e siècle, copiés en grande partie sur des peintures de Federico Barocci.



Le Temple Malateste, basilique et cathédrale du diocèse de Rimini

La cathédrale la plus célèbre et la plus importante de la province, même si elle n'est pas la plus ancienne, est celle de Rimini, et se trouve depuis 1809 dans le Temple des Malateste: église à l'origine bénédictine puis franciscaine (voir le plan à la fin de la publication), elle est devenue cathédrale sous l'ordre de Napoléon. Elle porte le nom de Santa Colomba, comme l'ancienne cathédrale d'origine qui fut démolie au début du XIX^e siècle, mais ses anciens noms furent Santa Maria in trivio et San Francesco. Reconstituée par les Franciscains au treizième siècle, elle s'élevait aux limites de la ville, à côté d'un grand cimetière contenant les tombes des personnalités citadines les plus importantes, et bien sûr des seigneurs de la ville, les Malateste, qui se montrèrent profondément dévots envers Saint François et très favorables aux activités pacificatrices des Franciscains.

À la fin du XIII^e siècle ou au début du siècle suivant, il semble que Giotto ait peint l'abside, sur une commande des Malateste, mais il nous reste seulement aujourd'hui des travaux du grand peintre toscan un grand crucifix peint sur bois, mutilé par les graffitis. En 1447, Sigismond Malateste commença à y faire bâtir deux chapelles funéraires, pour lui et sa maîtresse (qui deviendra plus tard son épouse) Isotta degli Atti, il fit vœu ensuite de la restaurer complètement, et, peu après 1450, il entreprit les travaux sur base d'un projet de Leon Battista Alberti pour l'extérieur, mais poursuivant dans le style traditionnel gothique des deux premières nouvelles chapelles à l'intérieur, il confia cela aux soins de Matteo de Pasti et Agostino di Duccio. L'édifice, qui, selon le projet initial d'Alberti devait être couverte d'une voûte et se terminer en une grande coupole ronde, demeura inachevé aux suite de l'excommunication (1460), la défaite (1463) et la mort de Sigismond (1468). Le projet et le modèle conçus par l'architecte et approuvés par le seigneur (et bien sûr par les Franciscains, qui continuaient à être les propriétaires légitimes de l'église) n'ont pas abouti, et seule une médaille façonnée et fondue par Matteo de Pasti nous donne une idée de la façon dont la construction devait être achevée.

En dépit de son inachèvement, le Temple Malateste est l'un des monuments les plus célèbres et les plus importants du début de la Renaissance, tant pour son architecture extérieure, inspirée de l'Antiquité, que pour son riche intérieur, décoré de fines sculptures d'Agostino di Duccio. «Il n'y a

En haut
**Rimini. Intérieur du
Temple Malateste.**

En bas, à gauche
**Rimini, collection
privée. Médaillon
dessiné et coulé par
Matteo de Pasti avec**

**la représentation
du Temple Malateste
selon le projet de
Leon Battista Alberti.**

En bas, à droite
**Rimini, Temple
Malateste. Giotto,
Crucifix.**

aucun monument, à part peut être la coupole de Santa Maria del Fiore, qui ait, autant que le Temple des Malateste, les capacités ou même le droit de se présenter comme emblème de la Renaissance», comme l'écrit en 1956 Cesare Brandi. Même les gens de l'époque avaient compris les valeurs de nouveauté dont il était porteur. On peut dire que, déjà lors de sa construction, il fut considéré un peu comme le symbole de la Renaissance et de ses contradictions; en effet, il fut immédiatement encensé et dénigré, attentivement considéré et manifestement ignoré. Son nom lui-même est significatif d'une nouvelle conception de la vie, de l'art et de la religion, renvoyant au temple classique et à la famille qui l'a fait construire, et non au saint auquel il est dédié.

Comme les monuments romains antiques, il est couvert de pierres blanches. La façade, formée par trois arcs encadrés par des demi-colonnes, est solennelle et affiche une référence soignée à l'Arc d'Auguste de Rimini. Les côtés, extrêmement sobres et harmonieux de par leur simplicité, se composent d'une série de piliers et d'arcs sous lesquels devaient être placées les arcades des personnalités les plus illustres de la cour des Malateste (mais ce projet ne fut que partiellement réalisé, et seulement du côté droit). Sur les flancs, entre les piliers du quinzième siècle et la paroi intérieure, on voit clairement un décalage et un certain manque de cohérence dans les ouvertures, certainement voulus par l'architecte, indifférent à l'architecture gothique de l'intérieur et désireux de créer une architecture d'harmonie «logique», fondée sur la «foi dans la raison» et sur le modèle de l'architecture classique.

L'ensemble du bâtiment s'élève sur un podium couronné d'un fronton, où apparaissent beaucoup d'éléments des armoiries Malateste, que l'on retrouve également en abondance à l'intérieur: depuis le sceau original de la famille (avec les bandes en échiquier) jusqu'à celui portant le sigle personnel de Sigismond (S et I), alternés aux sceaux avec la rose à quatre pétales et l'éléphant. A l'intérieur, la figure de l'éléphant est également utilisée pour soutenir les piliers et les sarcophages, pour couronner les emblèmes traditionnels, et pour former le siège de la statue de Saint Sigismond: animal porteur de nombreuses significations, l'éléphant était un des favoris de Sigismond et de son frère, Novello Malateste, et l'accompagnait avec la devise: «L'éléphant d'Inde ne craint pas les moustiques».

L'inscription latine qui court le long du fronton et les deux inscriptions grecques sur les flancs attestent que Sigismond Malateste construisit





l'édifice en l'An de grâce 1450 (il s'agit manifestement d'une date symbolique, ou même conventionnelle) pour honorer un vœu prononcé pendant les guerres «italiques», et que celui-ci est dédié à Dieu et à la ville. Il est clair qu'au départ, les intentions du seigneur de Rimini étaient plus modestes, et concernaient seulement la construction de deux chapelles sur le flanc droit de l'ancienne église franciscaine. Ensuite, des raisons à caractère religieux (le vœu), propagandiste (un grand mausolée dynastique) et peut-être également pragmatique (les travaux des deux premières chapelles pourraient avoir mis en cause la stabilité de l'édifice) durent convaincre le seigneur d'intervenir sur l'ensemble, et de commander un projet global à Alberti, architecte-humaniste cher à la cour papale et à la cour des Este. A l'intérieur, cependant, les travaux furent poursuivis en suivant le style adopté pour les deux premières chapelles de droite, dont les parois étaient déjà construites: si bien que dans l'édifice actuel, l'extérieur classique contraste avec un intérieur gothique qui reflète l'esthétisme traditionnel du goût courtois, juste tempéré par des «retouches» sans doute suggérées par Alberti lui-même. Le seul élément unificateur des deux parties est une intention claire de célébration, à l'extérieur, de l'homme nouveau, qui domine l'histoire et qui est conscient de sa noblesse intellectuelle, à l'intérieur, du prince qui se complaît dans sa richesse, sa cour d'érudits, de sa suite de capitaines, pour lesquels il a prévu de solennels arcs funéraires sur les flancs extérieurs de l'édifice.

Comme il a déjà été dit, il est très probable que Leon Battista Alberti ait donné des conseils faisant également autorité pour la structure interne du bâtiment, dont furent complètement exclus les cycles de fresques pour privilégier les bas-reliefs et les revêtements en marbre; cela correspond, au moins en partie, à sa conception décorative, expliquée dans son célèbre traité sur l'architecture (*De re aedificatoria*) qu'il élaborait justement dans ces années-là. Ceci dit, il y subsiste toutefois un goût typiquement gothique.

Seules les six premières chapelles sont du XV^e siècle; elles se caractérisent par de hautes et proéminentes balustrades en marbre, des arcs, des voûtes et des fenêtres gothiques, des finitions en marbre, des bas-reliefs et des statues. Toutes les sculptures du Temple sont à attribuer au florentin Agostino di Duccio, qui, avec ses ouvriers, y travailla pendant une décennie, au moins jusqu'en 1456; l'aspect architectural-décoratif est dû par contre au véronais Matteo de Pasti, médailliste, miniaturiste, architecte, et directeur de toutes les constructions commandées par Sigismond. Ces deux artistes

avaient même signé leur travail par des inscriptions, abrasées avec le temps. Les thèmes des figurations qui ornent les chapelles furent proposées par les savants de la cour (avec la contribution de Sigismond et Alberti) et réalisées sur la base de recherches menées par des humanistes tels que Guarino da Verona, Basinio da Parma, Roberto Valturio, Poggio Bracciolini.

La première chapelle sur la droite fut bâtie la première, et consacrée solennellement à Saint Sigismond en 1452; elle était déjà construite en 1449, mais attendait encore sa décoration, qui aurait probablement dû être une fresque, dans le sillage de la tradition. Au contraire, et peut-être sous la suggestion de Leon Battista Alberti, elle fut recouverte de marbre; le peintre chargé de la décoration, Piero della Francesca, fut engagé pour peindre une fresque de *Saint-Sigismond vénéré par Sigismond*, signée et datée en 1451, dans la petite pièce voisine, dite cellule des Reliques. Sur l'autel se trouve la statue de Saint-Sigismond, roi de Bourgogne, assis sur un trône constitué de deux éléphants; les couples d'éléphants soutiennent les piliers, qui portent des figurations des Vertus cardinales et théologiques (foi, espérance et charité, prudence, tempérance, force: il manque la justice). A côté de cette chapelle, qui fut initialement pensée comme un signe de noblesse et un monument funéraire, sur la paroi intérieure de la façade se trouve tombeau en marbre de Sigismond, qui décéda à un peu plus de cinquante ans en 1468 (l'inscription précise: à 51 ans, 3 mois et 20 jours).

Entre la première et la seconde chapelle se trouve la Cellule des Reliques, originellement destinée à contenir la sacristie et un trésor: des effets précieux y étaient placés, ainsi que des reliques offertes par Sigismond et par autres, à sa suite. Aujourd'hui la pièce rassemble des éléments de marbre provenant du Temple et de l'ancienne cathédrale, Santa Colomba, quelques trouvailles de la tombe de Sigismond, et surtout ladite «sinopie» de Piero della Francesca (en fait l'«arriccio», de quelques traits préparatoires pour la fresque, heureusement retirée au cours de la dernière guerre, qui est aujourd'hui exposée dans la quatrième chapelle à droite).

La deuxième chapelle contient dans le tabernacle central la statue de marbre de l'Archange Saint-Michel; de précieux panneaux représentant des anges, qui chantent et jouent des instruments, ornent les piliers, et de gracieux angelots (les «putti Malateste») ornent la balustrade. Au centre de la paroi de gauche se trouve le tombeau d'Isotta degli Atti, maîtresse, puis troisième épouse de Sigismond, soutenu par des éléphants et couronné d'un





**Rimini,
Temple Malateste.
Agostino di Duccio:
formelle avec des**

**angelots qui jouent
dans l'eau, dans la
chapelle des Anges
gardiens.**

sceau Malateste surmonté d'une double tête d'éléphant avec la devise biblique *Tempus loquendi, tempus tacendi*. Les récentes rénovations ont remis en valeur la belle décoration de fausse étoffe qui sert de fond à la tombe, dont la plaque d'or porte la date 1450, qui est à rapporter à l'An de grâce et non à l'année de la mort d'Isotta (décédée en 1474). Dans cette chapelle se trouvent les tombeaux des évêques de Rimini.

La troisième chapelle, entièrement recouverte de marbre rouge de Vérone, devait sans doute être dédiée à Saint-Jérôme; elle est surnommée «des planètes», pour les représentations des planètes et leurs signes zodiacaux, et doit être considérée parmi les chefs d'œuvre absolus d'Agostino di Duccio et de la sculpture italienne du XV^e siècle. Leur disposition sur les piliers illustre fidèlement l'idée que l'on se faisait du firmament au moyen âge, et évoque la perfection et l'harmonie du ciel.

Une perfection, une harmonie vers lesquelles doivent tendre les hommes sur terre par leurs actes: à cet effet, en regard de celle des planètes, sur le côté opposé de la nef, se trouve la chapelle dite des «arts libéraux» (aujourd'hui dédiée à Saint Joseph, avec une statue de bronze d'Enrico Manfrini, de 1999). Les figures soignées des piliers, qui illustrent les Muses et les Arts, sont parmi les dernières sculptées par Agostino di Duccio à Rimini (1456); de par leur raffinement, elles furent longtemps prises pour des œuvres de sculpteurs grecs de l'antiquité rapportées de Morée par Sigismond lors de sa dernière campagne contre les Turcs (1464-1466). Ensuite, sur le même flanc, on trouve la chapelle dite des «jeux d'enfants», dédiée à l'origine à l'archange Raphaël, ornée de bas-reliefs représentant des angelots et des chérubins qui jouent, en symétrie parfaite, du point de vue de la forme et du sens, avec celle qui se trouve en face, dédiée, elle, à l'archange Michel. Dans la niche datant du quinzième siècle, se trouve aujourd'hui le reliquaire en argent de Saint Gaudenzo, évêque martyr et saint patron de la ville, œuvre de l'orfèvre allemand Franz Rupert Lang (1735), don du pape Pio IX à la cathédrale en 1857. Sur le mur de droite se trouve un tableau du peintre riminois Bartolomeo Coda, représentant la Pentecôte (1510), provenant l'ancienne cathédrale de Santa Colomba.

La chapelle suivante (venant après la chapelle des Déchus, symétrique à celle des Reliques, de l'autre côté), la dernière en direction de la façade, était dédiée aux martyrs, plus précisément au «martyre du Christ», et est désormais consacrée à la Notre-Dame de l'eau, invoquée comme protec-



trice contre les catastrophes naturelles. L'image d'albâtre dans la niche centrale représentant la Vierge qui tient Jésus mort sur ses genoux (*la Piété*) est une œuvre allemande de la première moitié du XV^e siècle. Sur les piliers - soutenus par des éléphants comme ceux de la chapelle en face - sont sculptées les figures des Sibylles et des Prophètes qui prédisent l'incarnation et la mort du Christ; ainsi que deux portraits de Sigismond sur les parties inférieures.

Le sarcophage des ancêtres et des descendants de Sigismond, entouré d'un somptueux drapé de style gothique sur le mur de gauche, porte deux bas-reliefs qui illustrent le mérite de Sigismond et de sa famille dans les entreprises culturelles (*Le Triomphe de Minerve*), et la gloire obtenue par les victoires militaires (*Le Triomphe de Scipion*). La chapelle a été restaurée en 1862, sur base du projet de l'architecte Luigi Poletti: c'est à cette restauration que l'on doit l'éclat de la dorure et la beauté des bleus. Le temple tout entier fut certainement conçu à l'origine avec un somptueux intérieur polychrome, bleu et or, ainsi que rouge, vert et blanc (les couleurs des Malateste), orné de peintures et de dorures scintillantes.

L'empreinte Malateste se ressent fort dans toutes les parties du bâtiment qui datent du XV^e siècle, marquée par des éléments d'armoiries, des inscriptions et des sigles des Malateste. A cause de cette empreinte et pour son abondance de formes classiques et de citations érudites, l'édifice acquit une réputation de «temple païen», induite et diffusée par le pape Pie II, qui incluait cette construction dans les nombreux méfaits - réels et présumés - de Sigismond. En réalité, il s'agit d'une première tentative sans précédent de donner une forme classique à un bâtiment chrétien, et à des représentations figuratives de sens traditionnellement chrétien: en effet, même les images qui paraissaient les plus profanes, telles que celles qui expriment la beauté et la perfection du firmament (les planètes et les signes du zodiaque) et le travail de l'homme (les arts libéraux) étaient fort présentes dans les églises depuis le haut moyen âge, mais n'avaient certainement jamais été représentées de façon aussi fantaisiste et en même temps si chargées de références à l'Antiquité.

Après la chute de Sigismond Pandolfe Malateste, les Franciscains durent compléter au mieux de leurs forces la construction, en bâtissant la tour et l'abside. Cette dernière, reconstruite à maintes reprises, eu en son centre, de 1548 à 1809, la grande toile de Giorgio Vasari représentant *Saint François recevant les stigmates*, qui est exposée dans la dernière chapelle de gauche. Aujourd'hui, au



centre de l'abside, est conservée l'unique relique entière de l'ancienne église du quatorzième: un grand et beau *Crucifix* de Giotto peint sur bois vers 1300.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment a été frappé plus d'une fois par un grand nombre de bombes, qui ont détruit le toit et l'abside, les chapelles du XVIII^e siècle, la sacristie et les anciens accessoires liturgiques, réduit en miettes balustrades et autels, et endommagé certains bas-reliefs et les décorations extérieures. Le couvent franciscain, adossé au Temple, dont une grande partie était alors convertie en Musée Municipal, fut aussi détruit. La reconstruction et la restauration de l'église, rendues possible en partie grâce à une contribution significative du «Comité américain pour la restauration de monuments» se sont conclus par la nouvelle consécration, qui eut lieu en 1950.

Lors du dernier Jubilé - qui a coïncidé avec le 450^e anniversaire de la fondation officielle de l'édifice et le 50^e anniversaire de sa reconstruction d'après-guerre - une nouvelle restauration générale, exécutée avec l'aide de l'État et la Fondation Cassa di Risparmio di Rimini, a restitué au Temple son ancienne décoration, et a permis la récupération partielle de la polychromie d'origine. Les restaurations se sont achevées par l'adaptation de l'espace de célébration à l'usage liturgique, conformément aux normes canoniques, et l'ancien grand autel du dix-huitième siècle (provenant de l'église détruite des Teatini) a été placé dans la dernière chapelle à droite, qui abritait déjà un beau monument néoclassique (une œuvre de Giacomo De Maria, 1828). En 2002, la cathédrale de Rimini reçut le titre de basilique.

Paroisses antiques

La diffusion du christianisme sur le territoire de Rimini et de Montefeltro s'accompagne, comme partout, de récits fabuleux et de légendes où il est difficile de discerner le vrai du fantasque. Elle fut sans doute relativement précoce, vu le rôle important de la ville et de son port dans le commerce avec l'Afrique et l'Orient pendant l'ère romaine tardive.

En considérant les rapports étroits entre la ville et le territoire qui en dépendait, on peut supposer une diffusion assez rapide du christianisme, même dans l'arrière-pays. En effet, les documents médiévaux présentent un réseau assez dense de paroisses (au moins seize antérieures au X^e siècle dans la région de Rimini, et dix-huit antérieures au XII^e siècle dans la région de Mon-



tefeltro), distribuées entre les villégiatures les plus peuplées et les plus importantes, pour un bon nombre sur les routes qui reliaient la ville aux grands centres de la péninsule: les fameuses et notoires voies consulaires Emilia et Flaminia, la via Aretina (aujourd'hui Marecchiese), la *Flaminia Minor*, ou *Via Regalis* (en direction des Marches). Mais les témoignages monumentaux ont été en grande partie détruits depuis plusieurs siècles, à tel point que l'on a perdu le souvenir de la situation géographique de certaines paroisses, tandis que pour d'autres ne nous restent que des reconstructions relativement modernes. Le même phénomène s'est produit dans la ville de Rimini, où tous les édifices sacrés les plus anciens ont complètement disparu, comme la cathédrale primitive, dédiée à Santa Colomba, profanée et détruite à l'époque napoléonienne.

Le plus ancien et le plus fascinant des édifices sacrés de la région à avoir survécu est l'église paroissiale de **Santarcangelo di Romagna**, dédiée à l'Archange Michel. Elle s'érige sur une plaine à un kilomètre du village en direction du fleuve, et consiste en un bâtiment à nef unique aux proportions parfaites et à l'intérieur lumineux, présentant les caractéristiques typiques de l'art byzantin de Ravenne du VI^e siècle; l'abside polygonale à l'extérieur, les murs de brique fine, la série harmonieuse de fenêtres cintrées, renvoient également à l'art de Ravenne. Ce qui n'est point surprenant, lorsqu'on sait que que l'ensemble du territoire de Rimini était inclus dans la Pentapole byzantine et fut longtemps préservé des barbares, et que l'Église de Ravenne a eu, pendant des siècles, de nombreuses possessions dans la Romagne et les Marches. L'un des rares témoignages parvenus jusqu'à nous de cette réalité est la présence de dédicaces, dans beaucoup d'églises, vouées à des saints byzantins et lombards (l'Archange Saint Michel étant l'un d'entre eux).

La paroisse que nous connaissons aujourd'hui ne présente pas de décorations, mais les fouilles archéologiques ont permis de récupérer des fragments de sols en mosaïques et d'incrustations de marbre, attestant ainsi une richesse décorative non négligeable. Le clocher, construit en façade aux XII^e et XIII^e siècles, témoigne de son utilisation ininterrompue au fil du temps, de même que la pierre sur laquelle reposent encore aujourd'hui les restes de l'unique autel, et une sculpture, datant du haut moyen âge, représentant, dans des traits sommaires et une taille grossière de style barbare, des branchages et un oiseau de proie qui attrape et emporte un petit quadrupède.

Pour trouver des monuments de l'ancienne architecture sacrée



En haut

Pennabilli.

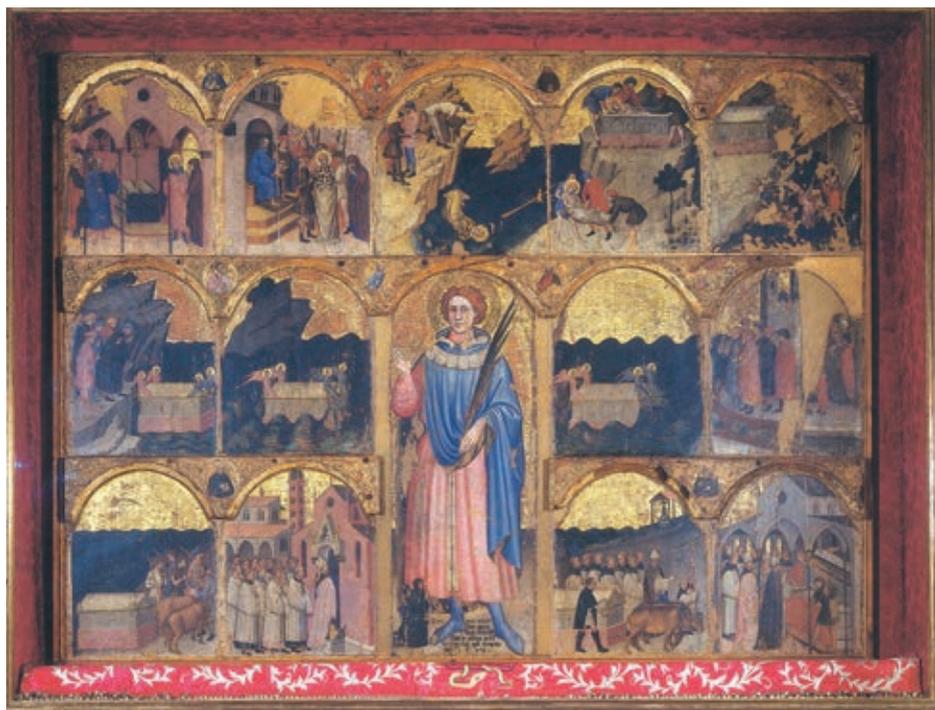
**La paroisse de
San Pietro à Ponte
Messa (XII^e siècle).**

En bas

**Pennabilli. Un détail
du portail de la
paroisse de San Pietro
à Ponte Messa.**

entiers, voire intacts, il est nécessaire de remonter la vallée du Marecchia: juste après Villa Verucchio, on pourra admirer l'église de San Martino, d'une rustique architecture romano-gothique, sur un dénivelé, à l'ombre des oliviers, au pied du rocher sur lequel se dresse **Verucchio**. Mais ce n'est qu'en s'aventurant plus profond dans la vallée, sur le territoire de Montefeltro, qu'on trouvera les églises romanes les plus caractéristiques. Tout d'abord, **San Leo**, où se trouve une grande paroisse dédiée à Santa Maria Assunta, datant du XI^e siècle, mais construite sur un édifice sacré plus ancien d'au moins deux siècles, comme le signale le magnifique ciboire l'intérieur. Elle surplombe la place du village avec trois absides de style lombard, couronnées d'arcs; l'accès se fait sur le côté car, l'édifice ayant été, comme la cathédrale, correctement «orienté», sa façade donne sur un précipice. L'intérieur est compartimenté en trois nefs à l'aide de pilastres et de colonnes nues, avec des chapiteaux romains tout bonnement recyclés, et est constamment plongé dans une pénombre, à peine atténuée par la lumière qui pénètre par les portes latérales et les petits soupiraux de l'abside et en façade. Sur le chœur surélevé, on a réassemblé le ciboire duc Orso, en calcaire blanc, soutenu par quatre colonnes avec de beaux chapiteaux d'époque, et décoré simplement d'une longue inscription qui en parcourt tout le périmètre, et mentionne le nom du mécène (le duc Orso) ainsi que l'époque où il fut construit (celle du pape Jean et l'empereur Charles III, au cours de la quinzisième indiction: c'est à dire entre 881 et 882).

En remontant plus haut le cours du Marecchia on rencontrera la Paroisse de Ponte Messa (dans la commune de Pennabilli), qui constitue un bon exemple de l'architecture romane de la fin du XII^e siècle. Dédiée à Saint Pierre et construite elle aussi sur un édifice de culte d'au moins deux siècles plus ancien, elle conserva sa fonction d'église paroissiale avec les fonts baptismaux au moins jusqu'au milieu du XVI^e siècle; elle commença ensuite à décliner: ses nefs latérales furent affectées un usage agricole, elle perdit l'abside, le toit, le clocher, et la partie supérieure de sa façade, qui furent reconstruits à plusieurs reprises. Les restaurations de l'après-guerre lui ont partiellement rendu sa forme; elle présente aujourd'hui un corps très élancé, divisé en trois nefs par des pilastres avec des arcs en plein cintre; un chœur très haut avec une crypte en dessous, la table de l'unique autel, placée dans le chœur, est posée sur une pierre romaine. Cependant, la partie la plus intéressante de l'édifice est la façade, caractérisée par des bordures horizontales



En haut
**Rimini, église de San
Giuliano. Bittino da
Faenza, polyptique
avec l'histoire de
Saint Julien (1409).**

En bas
**Rimini, église de
San Giuliano. Paolo
Veronese, retable
avec le martyr de
Saint Julien (1588).**

et des pilastres qui forment un réseau carré, et un beau portail avec porche. Celui-ci, comme certains chapiteaux de l'intérieur, abonde de sculptures de style «barbare», avec des animaux fantastiques et des monstres.

Monastères et Couvents

Sur les cartes du haut moyen âge, on tombe fréquemment sur la mention de monastères, bien qu'il s'agisse en général de petites églises, appelées ainsi parce qu'elles étaient confiées à un seul prêtre, ou encore, si ils sont situés en pleine campagne, de petits ermitages. Dans la région de Rimini, la première véritable communauté de moines qui vivaient «selon la règle», était bénédictine.

Rimini comptait trois importantes églises et abbayes bénédictines, situées juste à l'extérieur de la ville, à côté des entrées principales: celle de San Pietro au centre du quartier San Giuliano, au début de la via Emilia, celle de San Gaudenzo, en périphérie du quartier San Giovanni, à la fin de la via Flaminia, et celle de Santa Maria in trivio, près du vieux port. Celle-ci, léguée aux franciscains au XIII^e siècle, reconstruite par eux et puis transformée par Sigismond Malateste, pour devenir le Temple Malateste, est aujourd'hui la cathédrale de la ville. Aucune trace ne subsiste de la seconde - située à côté d'une ancienne nécropole païenne et chrétienne - suite à la démolition qui a suivi la confiscation napoléonienne. De la première église nous est restée l'actuelle paroisse, qui porte le nom de San Giuliano: de style manifestement vénitien, elle est caractérisée par une grande voûte en berceau, ce qui donne à l'espace une grande solennité. Elle fut entièrement reconstruite au XVI^e siècle par les moines de San Giorgio in Alga, à qui l'on doit le magnifique retable de Paolo Veronese représentant le *Martyre du saint* (1587), conservé dans l'abside, au centre d'un imposant cadre architectural en bois doré. Dans la troisième chapelle sur le flanc gauche, est exposé un splendide *polyptique* de Bittino da Faenza (1409), qui illustre la légende de Saint Julien et du transport miraculeux de son corps par les anges, depuis l'Istrie jusqu'à la côte de Rimini dans une grande arche romaine (toujours conservée derrière l'autel). Dans les autres chapelles, on trouve de magnifiques peintures du XVII^e siècle, parmi lesquelles ressortent les retables d'Andrea Sirani (*L'Annonciation*, env. 1650) et de Pietro Ricchi (*La remise des clés de Saint-Pierre*, 1649).



**Rimini, église
de San Fortunato.
Giorgio Vasari, retable
avec l'adoration des
Mages (1547).**

Une quatrième abbaye bénédictine, beaucoup moins ancienne, de la «branche» des Olivétains (les «moines blancs»), et dite de Santa Maria di Scolca, se dresse sur la colline de **Covignano** à Rimini, il en est subsisté une église, aujourd'hui connue sous le titre d'église paroissiale de San Fortunato. Elle avait été fondée au début du XV^e siècle par Charles Malateste, et avait étendu, en un court laps de temps, ses possessions et ses droits sur beaucoup de lieux de la région, grâce à la protection de la famille Malateste, acquérant, entre autres, l'ancien monastère de San Gregorio in Conca (à Morciano), avec toutes ses dépendances. L'église a subi des transformations majeures au cours des siècles, mais conserve encore sa structure et sa façade du XV^e siècle, un très beau plafond de la Renaissance et une chapelle avec de magnifiques fresques datant de 1512, attribuées aux peintres Bartolomeo Coda et Girolamo Marchesi da Cotignola: la même année, le monastère adjacent à l'église a accueilli le pape Jules II. Mais un autre visiteur mérite aussi d'être mentionné: à savoir le peintre Giorgio Vasari, qui s'y arrêta un certain temps en 1547. Alors qu'un moine "lettré" retranscrivait pour lui et corrigeait le manuscrit de *Vies des meilleurs architectes, peintres, et sculpteurs italiens* (imprimé ensuite à Florence en 1550) il exécuta, aidé par de nombreux étudiants, des peintures pour l'église abbatiale, qui conserve encore, dans son abside du XVII^e siècle, une magnifique *Adoration des Rois Mages*, sans doute le chef-d'œuvre de l'artiste et l'une des plus belles œuvres du Maniérisme italien. L'origine bénédictine de l'église est encore évidente, de par la présence de quatre grandes statues de saints olivétains, qui remplissent de vie la nef lumineuse, et deux beaux retables peints vers le milieu du XVII^e siècle par le père Cesare Pronti, représentant les saints moines bénédictins sous leurs blancs vêtements, et Saint Benoit lui-même.

Dans la région, seule la vallée du Conca conserve encore quelques traces des anciennes et nombreuses abbayes bénédictines qui y avaient été bâties au moyen âge, et auxquelles on doit une première exploitation et un début d'organisation du bas de la vallée. De la plus ancienne, dédiée à Saint Grégoire et fondée par Saint Pierre Damien vers 1060, subsistent des ruines nobles et consistantes, presque envahies aujourd'hui par les constructions modernes à la périphérie de **Morciano**. Ce village doit probablement son origine à la protection de l'abbaye, comme lieu de commerce. Encore aujourd'hui, une grande foire s'y tient pendant la semaine de la Saint-Grégoire (12 mars).

Les guerres napoléoniennes conduisirent à la suppression, vers la

En haut
**Rimini. Intérieur
de l'église de
Sant'Agostino
(XVII^e-XVIII^e siècles).**

En bas, à gauche
**Rimini. Détail d'une
fresque du quatorzième
siècle dans l'église de
Sant'Agostino.**

En bas, à droite
**Rimini. Détail du
Jugement Dernier
(XIV^e siècle) à
l'origine dans l'église**

**de Sant'Agostino
et aujourd'hui au
Musée de la Ville.**

fin du XVIII^e siècle, de toutes les communautés religieuses de la Romagne et de Montefeltro: aucun des nombreux monastères bénédictins du territoire n'a été reconstitué à l'époque de la restauration, car les bâtiments étaient rapidement démolis ou radicalement transformés, et leurs mobiliers vendus ou dispersés.

Bien d'autres ordres également ne se sont plus jamais réimplantés dans la région de Rimini; entre autres les Augustiniens, qui y avaient de nombreux et florissants couvents. Le plus important fut certainement celui de **Rimini**, fondé au XIII^e siècle en plein centre de la ville. Son église, devenue paroissiale, est dédiée à Saint Jean l'Évangéliste, mais est plus communément connue sous le nom de Sant'Agostino. Elle est l'une des plus grandes de la ville, et conserve, dans son abside et dans la chapelle de son clocher, les plus importants et meilleurs témoignages de l'«école» picturale riminaise, qui constitue l'un des mouvements artistiques les plus importants du XIV^e siècle dans le nord de l'Italie, et qui avait pour initiateurs le miniaturiste Neri et les peintres Giuliano et Giovanni da Rimini. Ce sont des fresques consacrées à la *vie de la Vierge* et la *Vie de saint Jean l'Évangéliste*, et également, sur le mur du fond de l'abside, des représentations du *Christ*, de la *Vierge en majesté* et de la scène du *Noli me tangere*. On doit à ces mêmes peintres un *Crucifix* peint sur bois, sur le mur de droite de la nef, et une scène grandiose du *Jugement Dernier*, alors sur l'arc triomphal, et aujourd'hui au Musée de la Ville. L'église a subi des transformations lourdes au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, et son aspect actuel est baroque. Outre les nombreux retables du XVIII^e siècle, on admirera les statues de plâtre de Carlo Sarti (env. 1750) et le très beau plafond de Ferdinando Bibiena avec des peintures de Vittorio Bigari (1722), et surtout, sur le premier autel à droite, une belle statue en bois du XIII^e siècle de *Jésus descendu de la croix* (qui à l'origine devait faire partie d'un calvaire) provenant de l'ancienne cathédrale de Santa Colomba.

Des Augustiniens sur le territoire de Rimini, nous sont parvenus le monastère et l'église de **Verucchio**, construits sur un point de vue panoramique magnifique, au bord du rocher sur lequel s'étend le village. Le couvent, qui appartient aujourd'hui à la commune, est caractérisé par son architecture simple et propre, récemment restaurée pour abriter l'important musée de la civilisation villanovienne de Verucchio; la partie de l'église est admirable pour ses stucs baroques et pour ses retables dorés fantaisistes, qui contiennent de belles peintures du XVII^e et du XVIII^e siècle.





Rimini, Musée de la Ville. Ghirlandaio, retable avec les saints Vincent Ferrier, Sébastien, Roc et

les membres de la famille de Pandolfe IV Malatesta (1494), à l'origine dans l'église des Dominicains.

Dans la région de Montefeltro on retiendra au moins le couvent augustinien détruit de Poggiolo, à **Talamello**, de l'église duquel provient un chef-d'œuvre de l'école riminaise du XIV^e siècle: il s'agit d'un crucifix longtemps attribué à Giotto, mais en réalité de Giovanni da Rimini, conservé dans l'église de San Lorenzo de Talamello (aujourd'hui paroissiale, mais elle aussi d'origine augustinienne), et l'église de Saint-Christophe (dite de Saint-Augustin) de Pennabilli, reconstruite depuis 1521 et modifiée au XIX^e siècle, qui abrite une image miraculeuse de Marie, datant du XV^e siècle et un grand orgue de Paolo Cipri, datant de 1587. Mais la plus ancienne église augustinienne de Montefeltro est probablement celle de **Miratoio**, datée de 1127 (bien qu'ayant subi beaucoup de transformations), qui abrite les reliques du bienheureux Rigo da Miratoio, ermite augustinien, décédé en 1347. Depuis le XIII^e siècle, les Dominicains aussi jouirent d'une forte présence, ils avaient à **Rimini** un grand couvent avec une église dédiée à Saint Catalde, complètement démolie. C'est d'une de ses chapelles que provient la belle planche d'époque Malateste de Ghirlandaio, aujourd'hui conservée dans le Musée de la Ville, représentant les *Saints Vincent Ferrier, Sébastien, et Roc, vénérés par Pandolfe IV Malateste* avec sa famille (1494).

Dans la vallée du Marecchia, sur un plateau près de **Pietracuta**, on peut voir les restes d'un imposant couvent dominicain, construit au début du XVII^e siècle grâce aux dons du riminois Giovanni Sinibaldi, et qui fut achevé en 1664. Démis en 1812, il fut ensuite en partie détruit et en partie laissé à l'abandon. Il est encore possible d'en admirer l'imposante façade, une partie du cloître et l'église, datant de 1640, d'où provient un beau *Crucifix* peint sur bois vers la fin du XIV^e siècle, aujourd'hui au Musée d'art sacré de San Leo.

On retiendra, enfin, la congrégation des Jérominiens, qui possédait des églises et des couvents dans tous les centres importants. On peut indiquer ici deux églises, tous deux dédiées à Saint-Jérôme, à **Saludecio** et à **Sant'Agata Feltria**. La seconde abrite d'importantes œuvres d'art, et surtout une grande et belle toile de l'école de Pietro da Cortona (représentant *la Vierge avec l'Enfant et les saints Jérôme, Christine, François et Antoine de Padoue*, env. 1640), sans doute la seule peinture vraiment «baroque» sur l'ensemble du territoire, don de la générosité des marquis Fregoso, seigneurs de Sant'Agata depuis 1506, elle est conservée sur l'autel principal, encadrée dans un beau retable en bois peint et doré.

En haut
**San Leo. Le cloître
du couvent franciscain
de Sant'Igne
(XIV^e siècle).**

En bas
**Verucchio. Le cloître
du couvent franciscain
de Villa Verucchio avec
le centenaire "cyprès
de Saint François".**

Sur les traces de Saint François d'Assise

Plus ancrés dans la société locale et la plus adaptés à la mentalité et la dévotion populaire, les Franciscains ont réussi à faire préserver, voire à racheter de nombreux couvents qu'ils possédaient avant les réquisitions napoléoniennes et de celles, non moins prédatrices, de l'unification de l'Italie. En outre, le message franciscain a des racines profondes dans la région, qui remontent même à la présence de Saint François: selon la tradition, le saint a parcouru ces terres en mai 1213, descendant la vallée du Marecchia après avoir reçu en don, à San Leo, le mont Alverne de messire Orlando de' Cattanei da Chiusi. A **San Leo**, dans le palais Nardini sur la place principale, une indication mentionne l'endroit où ce don s'est effectué. Toujours selon la tradition, avant de venir à San Leo, le saint aurait passé la nuit non loin du village, dans un lieu qui lui aurait été indiqué par un feu mystérieux, c'est là que s'éleva, en 1244, le couvent Sant'Igne, qui existe encore avec son cloître enchanteur dominé par un beau clocher, et sa chapelle dédiée à la Sainte Vierge.

En poursuivant son voyage vers Rimini, le saint se serait arrêté dans une forêt au pied de la colline de Verucchio, où reposait un petit ermitage dédié à la Sainte-Croix, et il aurait accompli là quelques miracles: il aurait ordonné aux moineaux de ne pas déranger son recueillement avec leur chant, aurait fait surgir une bonne source d'eau guérisseuse, et aurait planté et fait reverdir un buisson sec de cyprès. Le petit ermitage fut très tôt transformé en un monastère, flanqué d'une église dédiée à la Sainte-Croix, qui existe encore à **Villa Verucchio** (il s'agit de la plus ancienne fondation de la Province Franciscaine de Bologne). Le lieu où il se trouve, de par son isolement et la présence d'oliviers et de cyprès, est aujourd'hui encore très enchanteur; tout près de là coulent les eaux thermales qui rappellent le miracle de la source, tandis que dans le cloître du monastère on peut voir le cyprès planté par Saint François: un monument végétal colossal et rare que les botanistes, confortant la légende sacrée, estiment âgé d'au moins sept cents ans. Outre les cyprès (dont la taille actuelle, après l'effondrement du sommet survenue le 6 Décembre 1980, est d'environ 25 m, et la circonférence maximale du tronc de 7,37 m), au sein du couvent est indiqué l'endroit où, selon la tradition, se trouvait la cabane de Saint-François. On n'oubliera pas non plus d'admirer l'église, avec son beau portail du quatorzième siècle, son vaste intérieur néo-classique, son



En haut
**Santarcangelo
di Romagna,
Musée d'Histoire
Archéologique.**

**Iacobello di Bonomo,
polyptyque avec la
Sainte Vierge et les
saints, dans l'église de
San Francesco (1385).**

En bas
**Rimini, sanctuaire
de Santa Maria delle
Grazie. Ottaviano
Nelli, L'Annonciation
(XV^e siècle).**

élégant chœur datant de la Renaissance avec des incrustations, et, sur le mur de gauche, entre les arcades du XIX^e siècle, une fresque aux couleurs vives, remplie de figures: elle représente la *Crucifixion*, et a été peinte à la première moitié du XIV^e siècle par un grand artiste de l'«école riminaise».

Dans la région de Rimini, à Verucchio, Rimini, Santarcangelo, Montefiore et Cattolica, les Franciscains des trois ordres (Conventuels, Mineurs et Capucins) sont toujours présents, et bien sûr, tous leurs couvents s'accompagnent d'églises, dignes d'intérêt pour leur architecture et leur contenu. Parmi les églises franciscaines détruites, on retiendra au moins celle des Conventuels de **Santarcangelo**, datant du XIII^e siècle, qui était d'une taille considérable et contenait de nombreuses œuvres d'art; c'est d'elle que provient le magnifique polyptyque aujourd'hui au Musée de Santarcangelo, œuvre d'art importante et justement célèbre du vénitien Iacobello di Bonomo (1385): son cadre gothique finement sculpté contient seize tableaux, où sont représentés, sur fond doré, la *Crucifixion et la Vierge avec l'Enfant* avec de nombreuses figures de saints.

Dans les annales franciscaines de **Rimini**, beaucoup parlent de Saint Antoine de Padoue, qui aurait accompli le miracle des poissons et celui de la mule pour confondre et convertir les hérétiques Patari. C'est en souvenir de ce miracle que fut construit, au seizième siècle, le sanctuaire de Sant'Antonio, sur la place principale de la ville, aujourd'hui place Tre Martiri. Mais la plus importante église franciscaine de Rimini est sans aucun doute le célèbre Temple Malateste, déjà mentionné plus haut, devenu en 1809 la cathédrale de la ville; un imposant couvent s'élevait à côté, mais fut complètement détruit par la guerre.

Sur le territoire qui appartient au diocèse de Montefeltro, parmi les églises et les couvents franciscains qui nous sont parvenus, on retiendra au moins ceux du seizième siècle, à **Maciano** (commune de Pennabilli), et à **Montemaggio** (commune de San Leo). L'église de ce dernier est caractérisée par un riche intérieur baroque, avec un grand plafond à caissons (1707) par des autels avec de beaux retables en bois sculpté et doré, ainsi que de fantastiques sculptures frontales en plâtre polychrome du XVIII^e siècle.

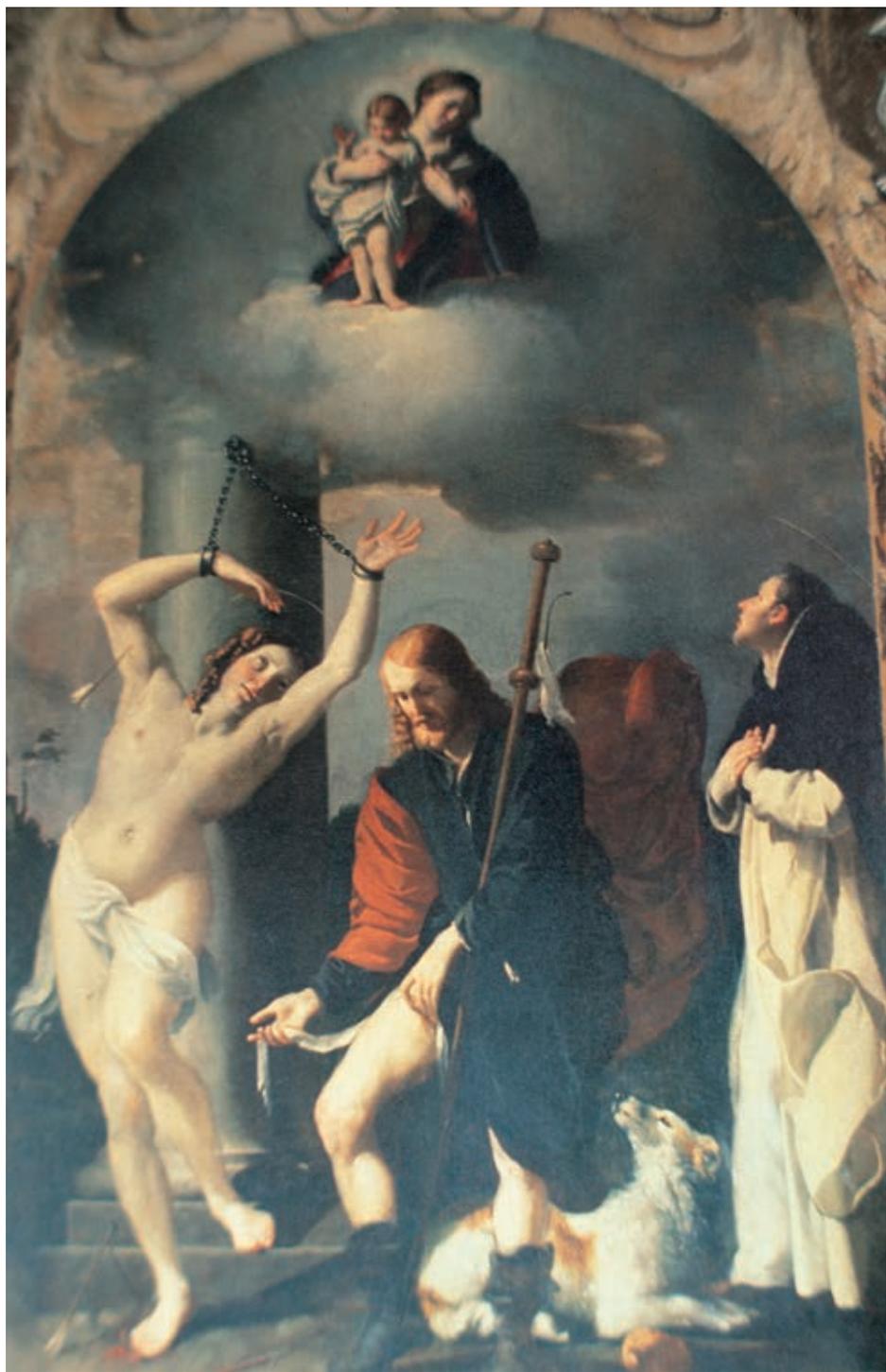


Les églises de la Sainte Vierge

Plusieurs églises franciscaines sont dédiées à la Vierge Marie, parmi lesquelles le plus ancien sanctuaire franciscain de la province de Rimini. Il s'agit de l'église de la Madonna delle Grazie, située près de Rimini, sur la colline de **Covignano**. Ses origines sont, comme dans beaucoup d'autres cas, agrémentées d'événements miraculeux et de légendes. En 1286, un jeune berger, qui veillait sur son troupeau sur la colline, sculpta dans un tronc d'arbre une Vierge, dont les anges dessinèrent le visage, suppléant à l'inexpérience du berger-artiste improvisé. L'effigie, ainsi prodigieusement réalisée, prit le chemin de la mer et débarqua à Venise, où elle est encore vénérée comme la «Madonne de Rimini» dans l'église de San Marziale. Sur la colline de Covignano, sur les lieux du miracle, une chapelle fut construite, et ensuite une église (1391) avec le titre de Madonna delle Grazie, agrandie, (en fait, même «doublée» par l'ajout d'une nouvelle nef) au XVI^e siècle. Sur l'autel principal se trouve une belle *Annonciation*, peinte par le peintre ombrien Ottaviano Nelli, au début du XV^e siècle (jusqu'à récemment, il était attribué à Giotto). Tant le Sanctuaire que le Couvent des Grazie furent gravement endommagés pendant la dernière guerre, mais le petit cloître, bien que reconstruit, préserve la pureté et la chaleur des simples architectures franciscaine; tandis que la nef gauche de l'église - recouverte d'un beau plafond en carène de style vénitien, datant du quinzième siècle - abrite sous sa beauté tranquille des œuvres d'art remarquables et une intéressante série de tablettes votives. La façade contient une relique remarquable de la construction d'origine, sous le portique du dix-septième siècle, avec un portail gothique flanqué par des fragments de fresques représentant l'*Annonciation*, probablement œuvres d'Ottaviano Nelli.

Le premier des grands sanctuaires du XVI^e siècle dédiés à la Vierge à Rimini, est celui de la Madonna della Colonnella, construit en 1510 par la Commune en l'honneur d'une image de la Vierge avec l'Enfant, peinte en 1483 dans une cellule sur la Via Flaminia, considérée miraculeuse depuis 1506 pour avoir sauvé de la condamnation un pèlerin injustement accusé d'homicide. L'édifice a subi de graves dommages pendant la guerre, mais a été très bien restauré. Il s'agit d'un véritable chef-d'œuvre de la Renaissance, de par l'harmonie de son architecture et la richesse mesurée de ses décorations, faites de pilastres et de corniches de briques joliment décorées





**Montegrifolfo, oratoire
de San Rocco. Guido
Cagnacci, Retable
avec La Sainte Vierge
avec l'Enfant et des
saints (env. 1625).**

avec des motifs grotesques. Ces derniers sont du ravennois Gueritti Bernardino, également constructeur de l'édifice, qui conçoit de manière singulière avec plusieurs bâtiments importants de Forlì conçus ou directement inspirés par Marco Palmezzano, dont la technique harmonieuse et ornementale se retrouve dans la conception architecturale de l'édifice.

A **Rimini**, au sein du centre historique, se trouve également un important sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, du nom de Madonna della Misericordia. C'est un des plus récents, il fut bâti suite au prodige du mouvement des yeux d'une image de la Vierge, survenu pour la première fois le 11 mai 1850. L'église, connue sous le nom de Santa Chiara (car elle abritait à l'origine des sœurs clarisses), est de style éclectique et est attribuée à l'architecte riminois Giovanni Benedettini: l'image miraculeuse est placée au centre de l'abside, c'est une copie, réalisée par le peintre Giuseppe Soleri Brancaloni, d'une image, tout aussi miraculeuse pour avoir été le support d'un prodige identique un demi-siècle plus tôt, aujourd'hui conservée par la Confrérie de Saint Jérôme dans l'oratoire de San Giovannino.

Depuis plus de deux siècles, le sanctuaire de la Madonna de **Montefiore**, le plus célèbre de la vallée du Conca, a été confié aux Franciscains. Ses origines remontent au début du XV^e siècle, lorsque l'ermite Bonora Ondidei fit peindre, sur un mur de la cellule qu'il s'était construite dans les bois, la fresque d'une image de la Vierge allaitant l'enfant Jésus. En 1409, l'ermite laissa aux Franciscains sa petite habitation, dont ne subsista que le mur avec l'image sacrée, appelé encore aujourd'hui *Madonna di Bonora*. Un sanctuaire s'éleva progressivement autour de cette image, solennellement couronnée en 1926, et fut restauré et transformé radicalement au cours des premières décennies du XX^e siècle.

Dans la vallée du Conca, qui est traversée par une route fréquentée par les pèlerins se rendant à Loreto, les églises dédiées à la Sainte Vierge sont nombreuses; il s'agit souvent de petites constructions, mais qui révèlent à chaque fois la grande diffusion du culte de Marie dans la région. A Montefiore, par exemple, la chapelle de l'hôpital construite au XV^e siècle en périphérie de la ville est dédiée à la Vierge Marie, invoquée ici sous le nom de Madonna della Misericordia: le modeste édifice conserve de grands fragments des fresques qui couvraient tous les murs de la nef et de l'abside, représentant le *Jugement Dernier*, la *Résurrection des morts*, l'*Enfer* et le *Paradis*, les quatre

En haut
Montevidolfo, sanctuaire de la Madonna. Pompeo Morganti, retable avec l'apparition de

la Sainte Vierge (1549).
En bas, à gauche
Pennabilli, église de San Cristoforo (Sant'Agostino).

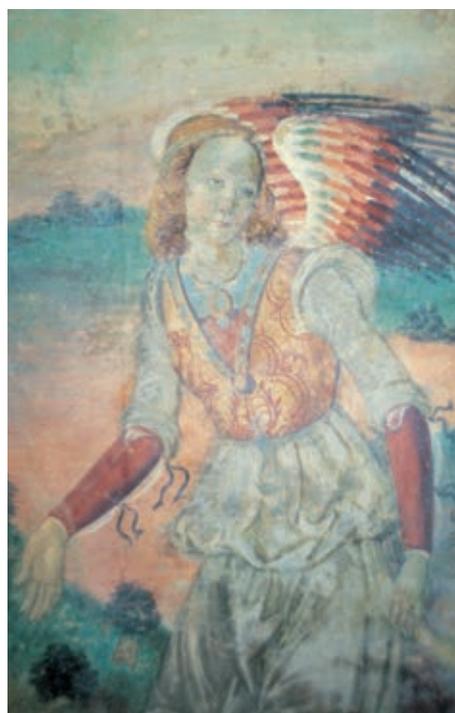
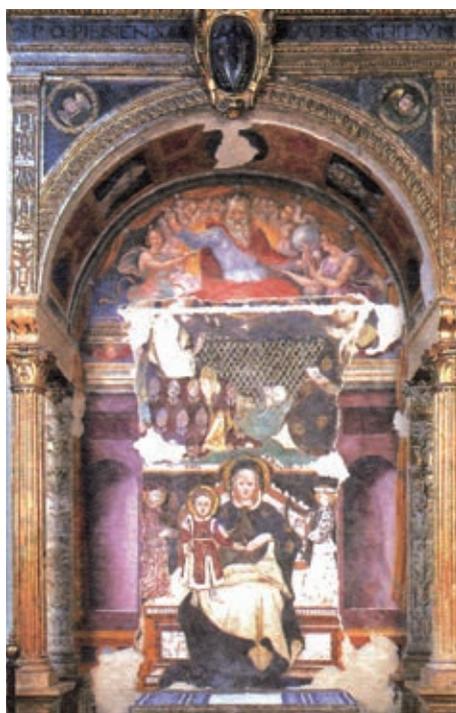
La Madonna delle Grazie, fresque (1432) dans un kiosque en marbre de 1528.
En bas, à droite
Montefiore Conca,

oratoire de la Madonna della Misericordia. Détail de la fresque représentant le Paradis (env. 1485).

Evangélistes: elles furent peintes vers 1475-80 par un talentueux peintre de l'école d'Urbino. Depuis l'abside, un retable dominait la petite salle, représentant *Notre-Dame de la Miséricorde avec les saints patrons du village*, datant de 1485, probablement peint par le même artiste qui a réalisé les fresques: il fut attribué à Giovanni Santi, et, plus récemment, à Bartolomeo di Gentile et puis à Bernardino Dolci; depuis la guerre, le retable se trouve sur l'autel principal de l'église paroissiale (San Paolo), qui conserve essentiellement de sa structure gothique d'origine, le très beau portail en pierre, et de son ancien contenu, un grand *Crucifix* peint sur bois sculpté, oeuvre d'un peintre riminois inconnu, du XIV^e siècle.

Sur les hauteurs de la partie sud du territoire de Rimini, mais à droite du Conca; et déjà en vue du Foglia et des frontières avec les Marches, **Montevidolfo** offre plus d'un motif d'intérêt pour ce qui concerne le culte de Marie. Là aussi, à la périphérie du village, se trouve une église qui, de par sa position et sa consécration (Saint Roc), fut construite à côté d'un hôpital pour les pèlerins. A la seconde moitié du XV^e siècle, un peintre des Marches réalisa dans l'abside une fresque de la *Vierge avec l'Enfant avec Saint Roc et Saint Sébastien*; un siècle plus tard, les fidèles entreprirent de rénover complètement l'image, qui fut refaite sur l'autre, également en fresque et sans en changer l'iconographie, mais plus grande et adaptée aux goûts du classicisme du XVI^e siècle, par un peintre de la Romagne; l'opération fut répétée une troisième fois, après un siècle, et l'image prit une forme adéquate à la dévotion pathétique du dix-septième siècle, sous l'oeuvre de Guido Cagnacci, qui la peint sur toile en ajoutant un autre saint (Saint-Hyacinthe) aux précédents et en modifiant sensiblement les proportions entre les personnages. Grâce à une délicate opération d'enlèvement, les fresques ont récemment été récupérées et restaurées: aujourd'hui les trois oeuvres sont ainsi exposées dans la chapelle, et en plus d'apparaître dans toute leur beauté harmonieuse, elles offrent un point de vue multiple de réflexion sur la persistance du culte, la fonction des images, les variations subtiles de l'iconographie vouée au culte, le changement du goût et des styles.

Toujours à Montevidolfo, dans la ville de **Trebbio**, se trouve un sanctuaire dédié à Marie, qui porte le titre de la Beata Vergine delle Grazie. Ses origines sont liées à l'apparition de la Vierge à deux agriculteurs, Lucantonio di Filippo, le 25 juin 1548, et Antonia Ondidei, le 7 juillet de la même année;





**Talamello, Cellule
du cimetière.
L'intérieur avec les
fresques d'Antonio
Alberti (1437).**

quelques mois plus tard, une bulle de Paul III autorisa la construction d'une chapelle, qui fut ensuite reconstruite et agrandie par le concours de nombreux fidèles. Il reste très peu de traces de la construction d'origine, mais sur le l'autel principal se trouve encore le tableau exécuté par le peintre de Fano Pompeo Morganti en 1549, directement à partir des témoignages des deux voyants: il représente *l'apparition de la Sainte Vierge à la sexagénaire Antonia*; sur le magnifique décor (où apparaît une représentation fidèle de Montegridolfo et du paysage rural de la région), est décrite la rencontre miraculeuse de Lucantonio avec celle qu'il qualifiait de «la plus belle femme que j'aie jamais vu, et de très grande taille».

La vallée du Marecchia et le Montefeltro abondent également d'églises dédiées à la Sainte Vierge. Lié à deux apparitions de la Vierge Marie en 1517 et en 1522, venue à la défense du village attaqué par les armées toscanes, le sanctuaire de la Madonna delle Grazie de **Pennabilli** se trouve dans l'église de San Cristoforo, anciennement augustinienne. A l'intérieur de l'édifice, reconstruit en 1526, est vénérée une image de la Sainte Vierge du XV^e siècle, qui fut le support d'un miracle, pour la première fois le troisième vendredi du mois de Mars 1489, en versant des larmes. L'image appartenait à l'origine à une modeste chapelle dont l'autel avait été consacré en 1432; après deux apparitions miraculeuses (1517 et 1522), elle fut transférée dans le bâtiment agrandi et enfermée dans une belle tribune en pierre de style renaissant, peinte et dorée, surmontée d'un toit en bois sculpté et doré, du seizième siècle. Dans la région de Pennabilli, précisément à **Maciano**, on signala en 1523 une autre apparition de la Vierge Marie à une certaine Giovanna da San Leo, ce qui donna lieu immédiatement à la construction d'une église aux belles formes renaissantes, dédiée à la Madonna dell'Oliva (aujourd'hui en restauration), confiée aux Franciscains Observants en 1552, qui lui annexèrent un joli couvent qu'ils conservèrent, malgré les confiscations, jusqu'à la moitié du XX^e siècle.

Parmi les nombreuses autres églises dédiées à Marie dans le Montefeltro, il vaut la peine de signaler la Cellule du cimetière de **Talamello**, datant de 1437, recouverte de fresques réalisées par le peintre Antonio Alberti de Ferrara. Il s'agit probablement une cellule votive, construite à la demande de Giovanni Seclani, un franciscain qui fut évêque de Montefeltro, qui se fit tirer le portrait (mais son image est aujourd'hui disparue) sur le mur du fond, agenouillé à côté de la *Vierge avec l'Enfant*, mur sur lequel est peinte la scène

En haut
**Pennabilli, église
de San Cristoforo
(Sant'Agostino).
Intérieur.**

En bas
**Maiolo, église de la
Madonna d'Antico.
Intérieur avec l'abside
de 1520 au centre de**

**laquelle se trouve une
Sainte Vierge avec
l'Enfant en céramique
d'Andrea o Luca della
Robbia.**

de l'*Annonciation*, selon une disposition très similaire à celle de la *Madonna delle Grazie* de Pennabilli. Sur les murs des ailes furent illustrées (au-dessus d'un florilège de saints et de saintes), les scènes de l'*Adoration des Rois Mages* et de la *Présentation au Temple*, fascinantes de par la vitalité des visages et la richesse des pittoresques costumes «modernes». Dans la voûte en croisée d'ogives, sont représentés les *Evangélistes* et les *Docteurs de l'Eglise*. La petite chapelle est un exemple rare et splendide de construction gothique tardive qui a miraculeusement conservé sa décoration d'origine.

L'église de Santa Maria di Antico, elle, a perdu en grande partie la sienne; construite au bord de la via Marecchiese, dans la Commune de **Maiolo**, par le comte Oliva di Piagnano vers la moitié du XV^e siècle, elle conserve encore son beau portail d'origine, datant du quinzième siècle, et son chœur en pierre (1520). Dans le chœur se trouve une charmante et douce *Vierge avec l'Enfant* en terre cuite émaillée, d'un della Robbia (Andrea della Robbia, ou peut-être de son fils, Luca), datant de la fin du XV^e siècle, ou du début du XVI^e.

Petites cathédrales

La période baroque a laissé beaucoup de traces dans l'architecture et l'art religieux. Alors qu'au dix-septième siècle, une piété sincère et l'adhésion aux préceptes de la Contre-Réforme firent se renouveler presque tous les retables d'autels, au dix-huitième siècle, beaucoup d'édifices voués au culte furent entièrement transformés ou rénovés, souvent dans des formes grandioses et toujours avec une attention manifeste pour le décorum et l'élégance. La peinture sacrée, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, passe des forts accents naturalistes de Cagnacci et Centino, actifs, dans la première moitié du XVII^e siècle, tant en ville que dans la région, aux compositions classicisantes et dévotes de Guercino et des peintres bolognais, aux œuvres académiques archaïsantes et baroques de Giovanni Battista Costa (un peintre riminois prolifique partout jusqu'en 1767); elle s'enrichit également de chefs-d'œuvres importés de Rome, Venise, et Urbino. Comme l'architecture, elle évite les excès du baroque le plus fantaisiste et fastueux, et se développe sur un style romano-bolognais, avec quelques traits rationalistes à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Au XVIII^e siècle donc, les plus grandes églises de la région et





la ville se renouvelèrent. A **Rimini**, fut bâtie l'église des Jésuites (dite du Suffragio), tandis que d'autres furent reconstruites ou radicalement modifiées, équipées de nouveaux retables et de stucs, en particulier celle des Augustiniens (San Giovanni Evangelista), des Carmélites (San Giovanni Battista) et des Servants (Santa Maria dei Servi). Celle-ci fut reconstruite selon le projet de l'architecte bolognais Gaetano Stegani, entre 1774 et 1779, et fut enrichie de stucs baroques dorés, dons d'Antonio Trentanove, en 1887: elle abrite des peintures de Francesco Albani (1621), Lucio Massari (1620), Gaetano Gandolfi (1784) et Giovan Battista Costa (1740).

En parcourant la région, on trouvera partout des oratoires de taille modeste mais raffinés, des paroisses rurales humbles à l'extérieur, mais riches de stucs et de peintures à l'intérieur. L'oratoire dit «della scuola» à **San Giovanni in Marignano**, l'église paroissiale de **Mondaino** et celle de **San Vito**, l'église des Monache à **Santarcangelo**, et celle du Suffragio à **Verucchio**, par exemple, sont de beaux édifices et monuments de grand intérêt artistique, pour leur architecture et pour les œuvres d'art qu'ils contiennent. Mais la liste serait longue et, en définitive, inutile.

On attirera plutôt l'attention ici sur la tentative, au dix-huitième siècle, mise en oeuvre dans les grands centres du diocèse, pour améliorer et rationaliser dans un certain sens l'exercice du culte et la vie du clergé, en combinant et en réduisant le nombre d'édifices sacrés, par la création d'églises «collégiales». A **Savignano**, la collégiale fut fondée en 1732, à **Santarcangelo** en 1744, à **Verucchio** en 1796 (mais pour une série de retards et d'hésitations, elle ne fut construite qu'entre 1865 et 1874), et à **Sant'Agata Feltria** en 1709. Ces églises furent conçues presque comme des cathédrales, non pas tant en raison de la présence constante du chœur pour les représentants canoniques, mais pour leurs dimensions importantes et leurs formes majestueuses.

La collégiale de **Santarcangelo** est l'un des édifices les plus grands et les plus importants du XVIII^e siècle sur tout le territoire de Rimini; construite entre 1744 et 1758 par Giovan Francesco Buonamici, architecte pontifical et concepteur de la cathédrale de Ravenne, elle possède un intérieur magnifique, qui rappelle sobrement les formes romaines et bolognaises. Elle abrite, au sein de son ample abside, un beau retable représentant les *Saints patrons* de la ville, oeuvre de Giovan Gioseffo Dal Sole; dans l'ombre discrète des chapelles latérales, sur les autels des différentes confréries, parés de plâtres



En haut
**Santarcangelo di
Romagna, Collegiale.**
**Guido Cagnacci, le
retable avec Jésus**

**entre les saints Joseph
et Eloi (1635), détail.**
En bas, à gauche
Verucchio, Collegiale.
Intérieur, architecture

**d'Antonio Tondini
(1865-1874).**
En bas, à droite
Verucchio, Collegiale.
Giovan Francesco

**Nagli dit il Centino,
le retable avec Saint
Martin et le pauvre
(env. 1650).**

polychrome du XVIII^e siècle, sont conservés des retables d'une beauté remarquable (on admirera, entre autres, celui du deuxième autel sur la gauche, peint pour la confrérie des charpentiers et des forgerons en 1635, par Guido Cagnacci: il représente *Saint-Joseph, Jésus et Saint Eloi*). Dans la chapelle sur la droite, est conservé un délicat *Crucifix* peint sur bois par un artiste riminois (sans doute Pietro da Rimini) au deuxième quart du XIV^e siècle, provenant de la paroisse, mais probablement peint pour l'église des Franciscains, qui fut détruite.

La collégiale de **Verucchio** est plus raffinée mais plus dégradée, bien que toujours impressionnante solennelle; elle fut construite avec beaucoup de retard suite à une série de circonstances défavorables (y compris l'occupation napoléonienne et les événements du Risorgimento, avec les confiscations multiples, et les aléas relatifs aux rancœurs et à la difficulté à récupérer les moyens nécessaires pour la construction). Le projet de cette église est conçu par Antonio Tondini, érudit et artiste doué de Verucchio, aux goûts éclectiques, architecte semi-amateur (le projet, en fait, fut signé en 1863 par le riminois Giovanni Morolli, Tondini n'ayant pas de «licence»). L'intérieur reprend des motifs baroques et de la Renaissance; à l'origine tout de bleu et blanc, avec des décorations dorées, il paraissait beaucoup plus néo-classique, et même «de style impérial» qu'aujourd'hui; les retouches modernes ont fini par en altérer l'espace, qui était souligné par la froide réflexion de la lumière sur les plâtres colorés et les moulures saillantes. La collégiale rassemble divers retables et œuvres provenant des églises de Verucchio; parmi lesquelles on retiendra le retable de l'autel principal, représentant *Saint Martin donnant son manteau au pauvre*, de Giovan Francesco Nagli, dit il Centino (env. 1650).

Mais les vrais chefs-d'œuvre de cette église sont deux *Crucifix* peints sur bois sculpté: le premier, dans le chœur, est d'un artiste inconnu de Rimini dans la première moitié du XIV^e siècle (surnommé le «Maître de Verucchio»), le second est une oeuvre vénitienne, de Catarino (pour ce qui concerne l'œuvre de menuiserie) et de Nicolò di Pietro (en ce qui concerne la partie picturale), la signature de Catarino et Nicolò, qui porte la date de 1404, apparaît au pied de la croix. La collégiale de Verucchio semble avoir été conçue un peu comme la «cathédrale» du centre du Valmarecchia.

Le Valconca possède également une église qui peut être considérée comme la «cathédrale» de la vallée: c'est l'église paroissiale de **Saludecio**, dédiée à Saint Blaise. Elle fut construite entre 1794 et 1802 (des années

En haut
Saludecio, église de San Biagio. Intérieur, architecture de Giuseppe Achilli (1794-1802).

En bas
Saludecio, Musée du Bienheureux Amato et de Saludecio dans l'église de San Biagio. Guido Cagnacci,

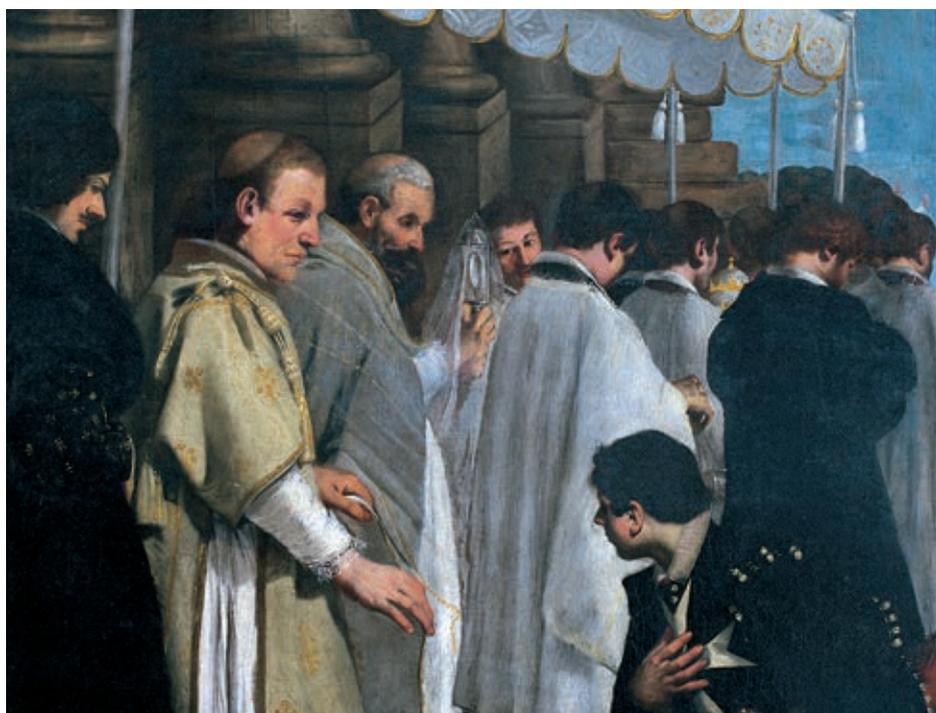
La procession du Saint Sacrement, détail (1628).

très difficiles, de sévère crise économique et politique), grâce au courage et la persévérance d'un prêtre local de renom, Don Antonio Fronzoni, et à l'enthousiasme pour la béatification officielle (1776) d'Amato Ronconi, vénéré depuis le XIV^e siècle comme protecteur du village. Cette église, proclamée «sanctuaire» en 1930, présente des formes très élégantes et harmonieuses, résultats d'une adaptation intelligente et d'une rationalisation de schémas standards du style baroque. Son auteur est Giuseppe Achilli, de Cesena, qui a livré en elle son chef-d'œuvre et peut-être même le chef-d'œuvre de toute l'architecture de la fin du XVIII^e siècle dans la région de Rimini. Les stucs de l'église, disposés avec une grande sobriété afin d'enrichir la structure architecturale, sont du sculpteur riminois Antonio Trentanove, tandis que les peintures appartiennent à de talentueux artistes du XVII^e et du XVIII^e siècle, de Romagne et des Marches. Parmi celles-ci, on distingue deux beaux retables de jeunesse de Guido Cagnacci représentant *le pape Saint Sixte* et *La procession du Saint-Sacrement* (1628). Certaines salles donnant sur la sacristie accueillent le «Musée de Saludecio et du Bienheureux Amato», où sont exposées des peintures, des ornements, des objets, et des ex voto datés pour la plupart du XVII^e et du XVIII^e siècle, provenant des églises et des oratoires de la région fermés à la fin du XVIII^e siècle, et divers témoignages sur le culte voué au bienheureux Amato.

Enfin, on n'oubliera pas l'église collégiale de **Sant'Agata Feltria**, reconstruite en 1776 selon les plans du riminois Giuliano Cupioli, dans un style baroque d'une remarquable harmonie. Elle est constituée d'une seule nef, avec des chapelles latérales presque toutes enrichies de précieux retables en bois, sculptés et dorés, datant du XVII^e et du XVIII^e siècle, ainsi que de nombreuses œuvres d'art de valeur, parmi lesquelles on peut admirer tout particulièrement un *Crucifix* en bois très expressif, de l'école allemande du XV^e siècle, et un retable *représentant la Vierge avec l'Enfant et Saint Antoine de Padoue*, de Giovan Francesco Nagli dit il Centino (1650).

Saints locaux

Pour le bienheureux Amato (de **Saludecio**), le processus de sanctification est en cours; mais il n'est pas le seul béatifié de la région, en fait presque chaque village en a un, plus ou moins ancien et vénéré, et plus ou moins officiellement reconnu par l'Église: on peut mentionner, entre autres,





les bienheureux Giovanni Gueruli, Gregorio Celli et Bionda da Verucchio (de **Verucchio**), Alessio Monaldi (de **Riccione**), Simone Balacchi (de **Santarcangelo**), Cipriano Mosconi (de **Saludecio**), Enrico Ungaro (de **Passano di Coriano**), l'augustinien Rigo da Miratoio et le franciscain Matteo da **Bascio**, fondateur de l'Ordre des Capucins. De grandes ou petites chapelles, ou simplement des autels, dans les églises paroissiales de leurs villages respectifs, rappellent, avec leurs reliques, leurs vies et leurs prodiges. Souvent, leur culte, assez limité en termes d'étendue territoriale, s'appuie sur des légendes naïves, des contes populaires riche en miracles où se mêlent foi, poésie et imagination. La même chose est vraie des saints plus anciens des villes et des deux diocèses, comme Arduino et Chiara da Rimini, et des saints patrons les plus anciens, comme Saint Innocent, Saint Gaudenzo, Saint Antoine et Saint Julien.

L'époque moderne également a produit des hommes aux vies exemplaires, dont les témoignages de sainteté sont bien connus et documentés: parmi les béatifiés modernes, on peut citer le frère Pio Campidelli, la sœur Elizabetta Renzi, la sœur Bruna Pellesi, l'ingénieur Alberto Marvelli; en cours de béatification, il y a la vénérable Carla Ronchi, laïque, et les servantes de Dieu sœur Angela Molari, sœur Faustina Zavagli et enfin Sandra Sabbatini.

Art et mémoire

Ce bref examen se veut être une simple invitation à découvrir la province de Rimini, sur les traces d'une religiosité qui a laissé un peu partout des témoignages importants. Les lieux choisis pour les parcours ici tracés ne sont pas seulement des prétextes externes ou occasionnels, mais permettent de relier de manière cohérente l'histoire, l'art, la culture et la dévotion. On pourra certes, parmi ceux-ci, relever des distinctions et accorder des préférences, en particulier en ce qui concerne les thématiques artistiques. Quoiqu'il en soit, pour lier dans un discours historique cohérent ces éléments eux-mêmes fragmentés, il sera nécessaire de le compléter en s'appuyant sur ce qui est collecté et conservé à Rimini au «Musée de la Ville», à Saludecio au «Musée de Saludecio et du Bienheureux Amato», à San Leo au «Musée d'Art Sacré», et à Pennabilli au «Musée Diocésain», qui contiennent presque exclusivement des œuvres de la région et presque toutes à caractère religieux.

Ici, en guise de conclusion, sont proposés quelques deux ou

**Rimini, Temple
Malateste. Agostino
di Duccio, Anges qui
jouent des instruments**

**(env. 1455), dans
la chapelle de Saint
Michel.**

trois thèmes, ou points d'un certain intérêt artistique qu'il vaudrait la peine d'approfondir. Le premier est sans aucun doute celui de l'art médiéval, avec l'architecture romane du Montefeltro et la peinture riminaise du XIV^e siècle; les œuvres architecturales les plus anciennes sont situées dans la vallée du Marecchia, surtout à San Leo et Pennabilli, tandis que les peintures importantes de l'école riminaise du XIV^e siècle se trouvent, outre à Rimini, à Santarcangelo, à Villa Verucchio, Verucchio, et Talamello dans la vallée du Marecchia; et à Montefiore et Misano, dans la vallée du Conca.

Un autre sujet fascinant pourrait être celui de la peinture du XVII^e siècle à Rimini, qui a eu sa propre originalité et un rôle remarquable dans le mouvement du naturalisme italien, grâce à l'œuvre de Guido Cagnacci et de Giovan Francesco Nagli, dit il Centino. Leurs œuvres se trouvent à Saludecio, à Montegridolfo, à Montefiore, à Santarcangelo, à San Vito, à Verucchio, à Pennabilli, à Sant'Agata Feltria et, bien sûr, à Rimini.

Mais on pourra se pencher, par exemple, également sur la recherche des reflets de l'art renaissant implanté dans les grandes villes, de Venise à Florence, d'Urbino à Rome, ou retracer les emprunts et les influences des capitales de l'art baroque, comme Rome et Bologne.

Il faut toutefois garder à l'esprit que, tant dans la ville que dans toute la région, tant sur le littoral qu'à l'intérieur des terres, voire même dans les Apennins, les églises «sont d'énormes accumulations de travail et d'histoire du travail, de amas de piété individuelle et collective, signes de dévotion mais aussi de la plus haute qualité esthétique», comme l'écrit Andrea Emiliani en mettant l'accent sur «la plus haute dignité artistique et culturelle» qui distingue les bâtiments de culte, si fréquentés et tellement remplis de souvenirs; et ainsi «incorporés et incarnés dans cette masse si vivante que les ingénieurs appellent territoire, mais que nous devrions plutôt appeler ville et campagne, dyarchie si délicieusement italienne, opposition de pouvoirs et de fonctions...».

Tenant compte de cette «densité» de souvenirs et de leur valeur pour la conservation et la valorisation des identités culturelles, en complément et à faveur des prestations mises en œuvre par les Surintendances compétentes et les Diocèses, la province de Rimini, en l'An de grâce 2000, a financé toute une série de restauration d'œuvres d'art présentes dans les églises de son territoire, avec une attention particulière aux petites villes.



Pour ceux qui veulent en savoir plus

A. Emiliani, *Chiesa città campagna*,
Rapporto della Soprintendenza per
i Beni Artistici e Storici, n. 27, Alfa ed.,
Bologna 1981

C. Curradi, *Pievi del territorio riminese
fino al Mille*, Luisè ed., Rimini 1984

Arte e santuari in Emilia Romagna,
Silvana ed., Milano 1987

P. G. Pasini, *Guida per Rimini*,
Maggioli ed., Rimini 1989

Storia illustrata di Rimini, I-IV, Nuova
Editoriale Aiep, Milano 1990

Il Santuario delle Grazie di Pennabilli,
atti del convegno, Pennabilli 1991

P. G. Pasini, *La pittura del Seicento nella
Romagna meridionale e nel Montefeltro*,
in *La pittura in Emilia e in Romagna*.
Il Seicento, Nuova Alfa ed.,
Bologna 1992

*Il Montefeltro, 1, Ambiente, storia,
arte nelle alte valli del Foglia
e del Conca*, a c. di G. Allegretti
e F.V. Lombardi, Comunità Montana
del Montefeltro, Pesaro 1995

P. G. Pasini, *Arte in Valconca*, I-II,
Silvana ed., Milano 1996-1997

Medioevo fantastico e cortese.
Arte a Rimini fra Comune e Signoria,
a c. di P. G. Pasini, Musei Comunali,
Rimini 1998

*Il Montefeltro, 2, Ambiente, storia,
arte nell'alta Valmarecchia,*
a c. di G. Allegretti e F. V. Lombardi,
Comunità Montana dell'Alta
Val Marecchia, Pesaro 1999

P. G. Pasini, *Arte e storia della Chiesa
riminese*, Skira ed., Milano 1999

E. Briigliadori, A. Pasquini, *Religiosità
in Valconca*, Silvana ed., Milano 2000

P. G. Pasini, *Il Tempio malatestiano.
Splendore cortese e classicismo
umanistico*, Skira ed., Milano 2000

*Arte ritrovata. Un anno di restauri in
territorio riminese*, a c. di P. G. Pasini,
Silvana ed., Milano 2001

B. Cleri, *Antonio Alberti da Ferrara:
gli affreschi di Talamello*, San Leo 2001

*Seicento inquieto. Arte e cultura
a Rimini*, cat. a c. di A. Mazza
e P. G. Pasini, Motta ed., Milano 2004

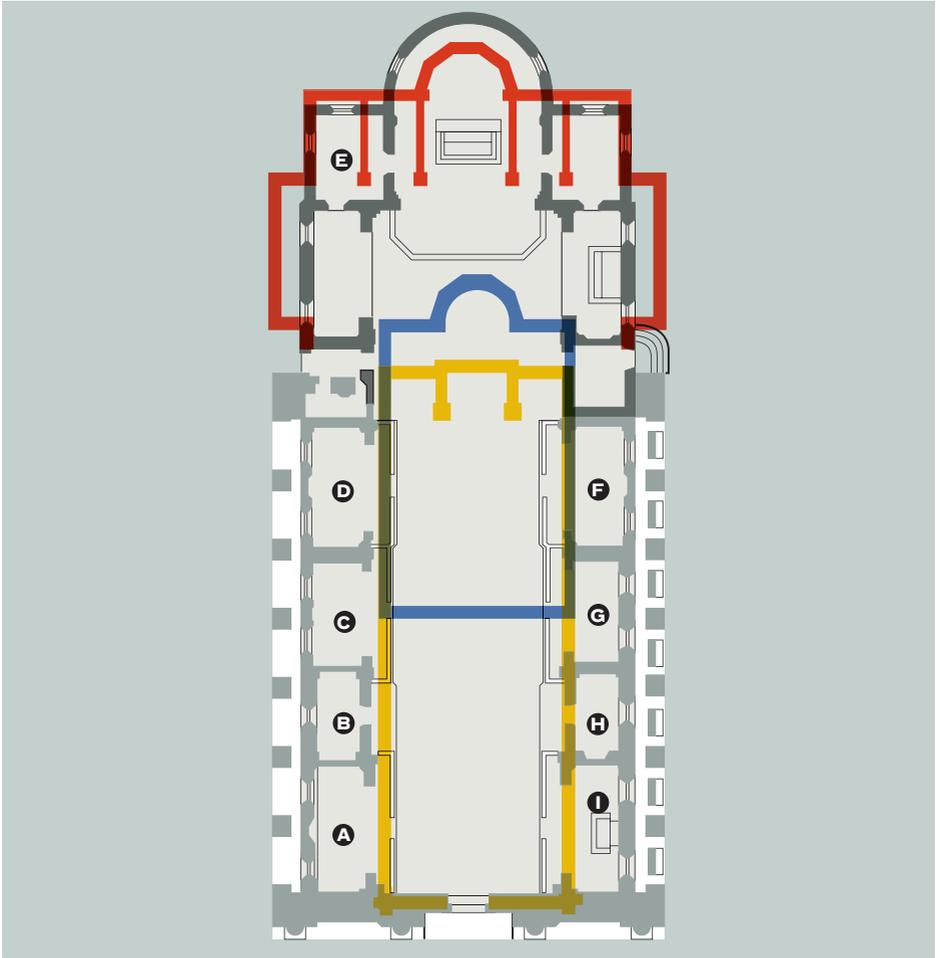
*Arte per mare. Dalmazia, Titano
e Montefeltro*, cat. a c. di G. Gentili
e A. Marchi, Silvana ed., Milano 2007

L. Giorgini, *La bellezza e la fede.
Itinerari storico-artistici nella diocesi
di San Marino-Montefeltro*,
Castel Bolognese 2009





Plan du Temple Malateste de Rimini



- **Eglise du XI^e siècle**
"Santa Maria in Trivio" église bénédictine (pomposienne)
- **Eglise du XIII^e siècle**
Construite par les franciscains et dédiée à St. François
- **Eglise du XV^e siècle**
Transformation et agrandissement par les Malatesta
- **Eglise du XVI^e siècle**
Nouvel aménagement de l'abside
- **Eglise du XVIII^e siècle**
Ulérieur et définitif aménagement de l'abside

- **A** Chapelle des Martyrs, dite de la Vierge de l'eau
- **B** Chapelle des Morts pour la patrie
- **C** Chapelle de Saint Gaudence, dite des jeux d'enfants
- **D** Chapelle de Saint Joseph, dite des Muses et des Arts libéraux
- **E** Chapelle du Saint-Sacrement
- **F** Chapelle dite des Planètes
- **G** Chapelle de Saint Michel archange, dite d'Isotta
- **H** Cellule des Reliques
- **I** Chapelle de Saint Sigismond